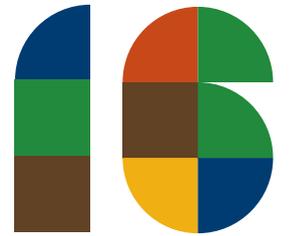


MILLE ET UNE FORMES DE L'ÉCOLE



L'école a une très longue histoire. Elle existait déjà, il y a plusieurs milliers d'années, par exemple en Chine ou en Grèce. En revanche, d'autres civilisations ont ignoré l'école : les enfants y apprenaient d'une autre manière, auprès de leurs parents ou de leurs proches. Bien souvent aussi, des écoles existaient, mais seule une minorité d'enfants pouvait y aller. La plupart d'entre eux n'apprenaient ainsi ni à lire ni à écrire : ils étaient analphabètes.

La plus grande nouveauté, dans l'histoire de l'école, survient au XIX^e siècle. Pour la première fois, en Europe d'abord, des lois rendent l'école obligatoire : tous les enfants, jusqu'à un certain âge, doivent être scolarisés.

Aujourd'hui, de telles lois existent presque partout dans le monde ; mais, dans les pays les plus pauvres, beaucoup d'enfants doivent travailler et vont très peu ou pas du tout à l'école.

L'école n'est pas partout ni toujours la même. À certaines époques, les maîtres se montrent très rudes, voire répressifs : les coups pleuvent sur les élèves

indisciplinés. Heureusement, il n'en va pas toujours ainsi.

Certains écoliers vivent l'école comme un supplice, auquel ils préfèrent échapper le plus vite possible. D'autres y voient une chance et apprennent avec plaisir.

Serait-il possible qu'un jour apprendre contribue à l'épanouissement de tous ? Serait-il possible de se souvenir que le mot grec *scholè* (d'où vient le latin *schola* et les termes comme école, *school*, *escuela*, *scuola*...) désignait, loin de toute idée de « travail », le loisir qui permet à l'homme libre de cultiver la sagesse ?



À Sparte, une éducation pour servir la cité

Antiquité

Grèce

À Sparte, au cœur des montagnes du Péloponnèse, les jeunes reçoivent une éducation différente de celle des enfants d'autres cités grecques. De nombreuses histoires racontées par les auteurs anciens mettent en scène le caractère rigoureux, voire même cruel, de l'*agogé*.

Une vie vraiment spartiate

Les garçons sont répartis en classes d'âge (les petits, les moyens, les grands) et, dès l'âge de sept ans, ils habitent, mangent, jouent et travaillent en commun, loin de leurs familles. Ils dorment sur des paillasses qu'ils se sont confectionnés eux-mêmes avec des roseaux ; ils ne reçoivent qu'un seul vêtement pour toute l'année ; ils sont le plus souvent sales et affamés. Pour se nourrir, on les entraîne à dérober des légumes dans les jardins, des viandes dans les réfectoires des citoyens et, s'ils sont pris, ils reçoivent des coups de fouet. Plutarque raconte l'histoire d'un enfant qui avait dérobé un renardeau et le tenait caché sous son manteau : il laissa la bête lui déchirer le ventre avec ses griffes et ses dents plutôt que d'être découvert.

Le printemps de la cité

Les aînés qui les encadrent leur apprennent l'histoire des héros de la cité et les habituent à juger la valeur des actions des citoyens, à distribuer éloge et blâme. Savoir chanter des poèmes, jouer de la cithare, parler bref et vrai, se taire devant les adultes est tout aussi important que savoir lutter à mains nues, combattre à son rang, faire preuve de bravoure et de solidarité. Dans les fêtes de la cité, garçons et filles participent aux rituels en l'honneur des dieux : ils parquent, dansent, font admirer la beauté de leur corps. Ils sont selon les mots des Grecs « *le printemps de la cité* », la gloire pour une cité comme Sparte qui fait de l'*agogé* la clef de voûte de la reproduction de son système social et politique.

Agogé : terme employé par les Grecs de l'Antiquité pour désigner le système éducatif. Associé à un autre mot grec, *païdos*, qui veut dire « enfant », il a donné le mot « pédagogie ».

Plutarque
(46/49-125) :
philosophe
et écrivain grec.

Seulement pour les fils de citoyens

Cette éducation, entièrement organisée et prise en charge par la cité, est en effet le privilège des fils et des filles de citoyens, qui ne sont qu'une minorité de la population. Les enfants des habitants libres mais n'ayant pas le droit de citoyenneté et, à plus forte raison, les petits esclaves en sont exclus. Son but est de former les meilleurs citoyens et épouses de citoyens, pleins de qualités à la fois physiques et morales, capables de servir la cité, à la guerre pour les garçons, en mettant au monde des enfants vigoureux pour les filles.

Pas de cité sans *agogé* : l'éducation était selon Lycurgue la tâche la plus importante et la plus belle de tout législateur.

Située dans le Péloponnèse, Sparte a été l'une des deux grandes cités-États de la Grèce antique, avec Athènes. Sa Constitution – attribuée à Lycurgue, législateur mythique – limite le titre de citoyen à un très petit nombre d'habitants, les Égoux. La grande majorité de la population est constituée de dépendants et d'esclaves, qui ont en charge l'activité économique. Les Égoux se consacrent uniquement à l'entraînement militaire et mènent une vie austère et disciplinée. Ils prennent leurs repas en commun et sont réputés pour parler peu. L'infanterie spartiate a longtemps été la meilleure de toute la Grèce : en 480 avant J.-C., les hoplites conduits par Léonidas sont les héros de la bataille des Thermopyles contre les Perses. Les Spartiates s'engageront ensuite dans un très long conflit contre Athènes, la guerre du Péloponnèse.

SPARTE

Le « cahier » d'un élève de l'Antiquité.

Dans l'Antiquité, les élèves faisaient leurs exercices sur des tablettes en bois. Tracées par le maître, les quatre premières lignes invitent à écrire avec soin et donnent le conseil suivant : « Bien écrire, c'est d'abord bien former les lettres et écrire droit. Faites comme moi. » Mais l'élève a eu du mal à les recopier convenablement et bientôt les erreurs se multiplient !
Tablette de bois, III^e siècle, retrouvée en 1899 à Tebtunis, Égypte.

Maître à l'école ou précepteur à la maison

Renaissance

Italie

La plupart des enfants n'allaient pas à l'école autrefois. Même dans une grande ville comme Florence, en Italie, et même à l'époque de la Renaissance, quand cette ville regorgeait de grands artistes et de savants, un petit garçon sur trois seulement, et bien moins de filles, apprenait à lire, à écrire et à compter dans une école.

Martin Luther
(1483-1546) :
réformateur
religieux allemand.

Voir
p.111

Des coups pour apprendre

Le maître n'était pas commode, il avait toujours à portée de main une baguette ou des verges et, à la moindre faute d'un élève, il le fouettait. Cela paraissait normal à tout le monde.

Le jeune Paolo Morelli, qui avait manqué l'école jusqu'à l'âge de dix ou douze ans, voulut rattraper le temps perdu quand il revint de chez sa nourrice. Pour assimiler en quelques mois ce que d'autres écoliers avaient appris en cinq années, il fit promettre à son maître d'école qu'il ne le battrait pas comme les enfants plus petits de la classe. Il fallait, bien sûr, beaucoup de courage et de résolution chez un jeune garçon pour refuser d'être battu par son maître et pour discuter avec lui les conditions dans lesquelles il pourrait étudier.

Peur bleue de l'école

Plus tard, le fils de Paolo, Giovanni, se souvenait aussi avec épouvante de l'école où il avait été mis à l'âge

de quatre ans : il se rappelait surtout les coups que le maître distribuait aux élèves, les terribles frayeurs qu'il provoquait chez eux. Lorsque son propre fils, Alberto, mourut de maladie à neuf ans, Giovanni regretta de l'avoir soumis au martyre de l'école, où Alberto avait été si souvent et si rudement battu. L'école, décidément, ne laissait à aucun garçon de très bons souvenirs !

Réprimandes du précepteur

Mais il y avait pire encore : avoir un maître à la maison, un **précepteur**. Cela n'arrivait que dans les familles riches, parce que cela coûtait cher. Quand il eut huit ans, par exemple, Giovanni tomba gravement malade et on le retira de l'école. Dès qu'il fut guéri, sa famille décida qu'il continuerait ses études à la maison. Et, pendant deux terribles années, soumis toute la journée aux réprimandes et aux coups infligés par son maître, le garçon n'eut pas un moment de répit.

Moins de violence pour les filles

Peut-être les filles avaient-elles plus de chance en restant à la maison, où leur seule maîtresse était leur mère. Bien sûr, elles apprenaient beaucoup moins de choses que leurs frères, mais les raclées étaient aussi bien moins violentes !

Précepteur :

pendant plusieurs siècles, en Europe, les enfants des familles riches, par exemple les nobles, les princes et les rois, étaient éduqués à la maison, par un précepteur, payé pour donner à l'enfant un enseignement entièrement individuel.

Objectif : instruction pour tous les enfants

Ce tableau nous montre une école à la campagne au XVII^e siècle. Le maître écoute l'enfant qui récite sa leçon. Deux autres enfants attendent leur tour. Pendant ce temps, le reste de la classe fait des exercices.

À cette époque, la République des Provinces-Unies (la Hollande actuelle) a décidé de prendre en charge l'éducation des enfants, dans les villes comme dans les campagnes. On y trouve des écoles partout, de sorte que l'analphabétisme est exceptionnellement faible pour l'époque. Le principal objectif de cet effort scolaire est de diffuser la religion protestante dans l'ensemble de la population.

Luther (1483-1546), l'un des fondateurs du protestantisme, considérait comme un devoir des familles et des gouvernants de donner une instruction scolaire à tous les enfants. C'était, selon lui, une condition de leur bonne éducation religieuse.

Adriaen Van Ostade, *Le Maître d'école*, 1662, huile sur toile, 40 cm x 32 cm. Musée du Louvre, Paris.



Enfants précoces dans la Chine ancienne

Asie

12^e-19^e siècle

Dans la Chine impériale, à partir du début de notre ère, une partie des fonctionnaires qui administrent le pays sont choisis pour leurs connaissances livresques. À partir du XI^e siècle, des concours de recrutement sont organisés tous les trois ans. Les participants doivent connaître parfaitement de nombreux textes littéraires et philosophiques, et savoir lire et écrire plusieurs milliers de caractères. Aussi, les parents ambitieux s'efforcent-ils de donner très tôt le goût des études à leurs fils.

Le plus tôt sera le mieux

L'école n'est pas obligatoire, mais les parents tentent dans la mesure du possible d'y envoyer leurs enfants. Les familles les plus riches et les plus influentes peuvent aussi engager des précepteurs pour leurs propres enfants. Ces derniers recevront un enseignement à domicile, aux côtés de leurs cousins et de leurs voisins pauvres, qui bénéficient ainsi du soutien des parents les plus fortunés.

L'apprentissage à l'école commence vers l'âge de huit ans, mais les garçons venant de familles ambitieuses commencent à lire et écrire bien plus tôt. Dès l'âge de trois ans, ils apprennent sous forme de jeu à reconnaître des caractères et ils doivent mémoriser des petits poèmes ou des chansons que leur récitent leur mère, leur grand-père ou un frère aîné. Très vite, ils apprennent par cœur des textes, parfois très longs et fort sérieux. Dans ce climat souvent très compétitif, les enfants

précoces, doués d'une bonne mémoire ou d'une belle écriture, sont valorisés. On recherche dans ces enfants sages les qualités des futurs adultes et ils doivent se comporter avec sérieux, sans trop passer de temps à jouer. Lorsqu'un enfant montre des dons pour l'étude, il devient le centre de l'attention de toute sa famille, particulièrement de sa mère, et le climat peut devenir étouffant.

Astronome à sept ans

Dans les livres d'histoire, on trouve de nombreux exemples d'enfants prodiges. En voici un qui date du III^e siècle ; il s'agit d'un petit garçon de sept ou huit ans, irrésistiblement attiré par l'astronomie : « *Lorsque Lu jouait dans les champs avec ses amis du voisinage, il dessinait toujours des cartes des étoiles, il y ajoutait le soleil, la lune et les planètes. Il était capable de répondre à toutes les questions*

qu'on lui posait et il exposait dans tous leurs détails les phénomènes astronomiques. Ce qu'il disait était si extraordinaire que même les savants du village, qui avaient longuement observé le ciel, ne pouvaient pas lui tenir tête. »

De pareils exemples sont, bien sûr exceptionnels, mais le soin mis par leurs parents à donner le plus rapidement possible à leurs fils une formation poussée est un phénomène ancien qui se poursuit encore de nos jours dans la Chine moderne, où les efforts portent maintenant sur les enfants des deux sexes.

Leçon aux élèves de deuxième année, école primaire élémentaire et supérieure de garçons, 1900. Sens.

Naissance de l'école publique

19^e siècle

France



Les enfants d'autrefois allaient-ils à l'école ? Parfois. Mais ils n'y étaient pas obligés. La plupart d'entre eux travaillaient aux champs ou à l'atelier ; ils ne savaient ni lire ni écrire.

Laïque, gratuite et obligatoire

L'instruction ne paraissait pas si importante, surtout pour les filles. Pourtant, il existait beaucoup de petites écoles, tenues surtout par des religieux, mais aussi par des laïcs, où, dans une simple pièce, sans matériel, on apprenait à lire, à écrire, à compter : pas beaucoup plus.

Peu à peu, les exigences se firent plus grandes, d'abord avec la réforme protestante qui exige la lecture de la Bible, le développement des sciences et des techniques, l'essor du livre et celui des villes. Les États intervinrent dès le début du XIX^e siècle. En France, c'est la III^e République, avec les lois de Jules Ferry, en 1882, qui rendit l'école laïque, gratuite et obligatoire jusqu'à treize ans, âge du certificat d'études primaires. Et cela pour les garçons comme pour les filles, avec les mêmes programmes, mais le plus souvent dans des lieux séparés.

Instituteurs hussards

On vit s'ouvrir partout des « écoles de filles » et des « écoles de garçons », sous la conduite d'institutrices

et d'instituteurs qu'on appelait « les hussards noirs de la République », parce que, pénétrés des idées de la Révolution française, ils étaient en quelque sorte les « soldats » de la nation et de son unité ; ils enseignaient à tous les enfants la même histoire, celle de leur pays.

Un lieu de vie pour tous les enfants

L'école publique était née. Elle fut un instrument d'instruction, d'hygiène (on y apprenait à se laver les dents, les mains), d'unification de la langue, de laïcisation, parfois de promotion sociale, mais aussi de discipline, d'ordre (il fallait se tenir droit, apprendre à se taire).

Partout en Europe

En Allemagne, l'école est obligatoire plus tôt qu'ailleurs, dès la fin du XVIII^e siècle. En Italie et en Grande-Bretagne, il existe des lois un peu antérieures à celle de la France, mais elles ne rendent l'école obligatoire que jusqu'à neuf ou dix ans. Peu à peu, ces mesures réduisent fortement la part de la population qui ne sait ni lire ni écrire. Vers 1900, l'analphabétisme a presque disparu en Allemagne ; en France, il ne concerne plus qu'une personne sur cinq, mais encore une sur deux en Italie.



Une même école pour tous les Italiens

19^e siècle

Italie

Cœur, roman écrit par Edmondo de Amicis, a remporté un énorme succès lors de sa parution en Italie, en 1886. L'auteur le présente comme le journal tenu par l'un de ses fils, alors en troisième année d'école secondaire, dans le nord de l'Italie.

Un nouveau, venu du sud

L'extrait suivant se réfère aux luttes pour l'unification de l'Italie :

« Samedi 22 octobre. Hier soir, le Directeur est entré avec un nouvel inscrit, un garçon au visage très brun, aux cheveux noirs, [...] tout habillé de sombre [...]. Il nous regardait avec ses yeux noirs, comme effrayé. Alors le maître lui prit la main et dit à la classe : "Vous devez être contents. Aujourd'hui entre dans notre école un petit Italien né à Reggio di Calabria, à plus de cinq cents milles d'ici. Ayez de l'amitié pour votre frère venu de loin. Il est né dans une terre glorieuse qui a donné à l'Italie des hommes illustres [...]. Traitez-le bien, afin qu'il ne souffre pas d'être loin de la ville où il est né. Faites-lui voir qu'un garçon italien trouve des frères dans n'importe quelle école italienne." »

Accueil chaleureux

« Ayant dit cela, il se leva et indiqua sur la carte murale de l'Italie le point où se trouve Reggio di Calabria. Puis il appela : "Ernesto Derossi !", celui qui a toujours le premier prix. Derossi se leva. "Viens ici", dit le maître.

Derossi sortit du banc et prit place à côté du bureau, en face du Calabrais. "Comme premier de l'école, lui dit le maître, donne l'accolade de bienvenue à ce fils de la Calabre." Derossi étreignit le Calabrais, en disant de sa voix claire : "Bienvenue !", tout en l'embrassant sur les deux joues. Tous applaudirent. "Silence ! cria le maître, on n'applaudit pas à l'école !" [...] »

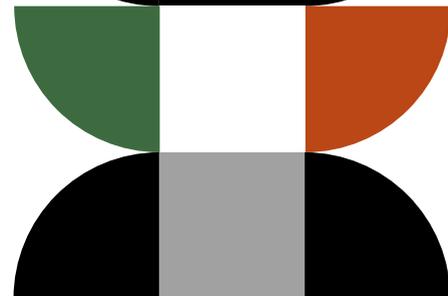
Notre pays a lutté pour l'unité

« Il dit encore : "Souvenez-vous bien de ce que je vous dis. Pour que ceci puisse arriver, pour qu'un garçon calabrais puisse être comme chez lui à Turin et qu'un garçon de Turin puisse être comme chez lui à Reggio di Calabria, notre pays a lutté pendant cinquante ans et trente mille Italiens sont morts. Vous devez vous respecter, vous aimer les uns les autres. Celui d'entre vous qui manquerait de respect à ce compagnon parce qu'il est né dans une autre province se rendrait indigne de lever les yeux du sol quand passe le drapeau tricolore." [...] »

Au début du XIX^e siècle, la péninsule italienne est morcelée en plusieurs États et occupée par des puissances étrangères. Un mouvement national se forme pour libérer et unifier le pays. Dans le Sud, la lutte est menée par des sociétés secrètes comme celle des Carbonari ; dans le Nord, par le petit royaume italien de Piémont et son premier ministre, Cavour. En 1859, battus à Magenta et à Solferino avec l'aide de Napoléon III, les Autrichiens se retirent de l'Italie du Nord. L'année suivante, l'expédition de mille patriotes menée par Garibaldi libère l'Italie du Sud. Le roi de Piémont, Victor-Emmanuel, devient roi d'Italie.

Ce mouvement d'unification, appelé le « Risorgimento » (la « renaissance ») s'achèvera en 1870 avec l'annexion des États du pape. Rome devient alors la capitale de l'Italie unifiée.

L'UNIFICATION
DE L'ITALIE



Regards sur les écoles du monde

Aujourd'hui

« *Nous sommes retournés à l'école* », avouent Olivier Culmann et Mat Jacob, deux photographes, qui ont réalisé, à la fin des années 1990, un grand reportage sur les écoles dans le monde. Voici quelques-unes des photographies qu'ils ont rapportées de leurs voyages au Cameroun, au Canada, au Mexique, au Japon et au Pakistan. Chacune est accompagnée des impressions et des souvenirs de l'un des deux photographes.



55 élèves, 1 professeur

Cameroun. « *Simplice Lemesso, l'unique professeur de l'école [...]* jongle avec ses cinquante-cinq élèves et court entre les deux salles de classe pour assurer simultanément quatre leçons pour les quatre niveaux de l'école. Il n'y a aucune chance pour que l'État fournisse un second prof. Comme tous les matins, *Simplice Lemesso a aligné les élèves en rangs. Ils ont levé le drapeau camerounais, chanté l'hymne national, ainsi qu'une chanson à la gloire du Président.* » O. C.

Maîtres respectueux des élèves

Dans le sud du Mexique, les villages indiens ne voulaient plus des maîtres envoyés par le gouvernement, car ceux-ci étaient très souvent absents. Et, quand ils étaient là, ils se contentaient d'obliger les élèves à copier la leçon, sans rien expliquer ; parfois ils les traitaient très mal. Aucune chance de comprendre, aucune chance de s'intéresser. Alors, les villages indiens ont décidé de créer leurs propres écoles et de former leurs propres maîtres. Ce sont désormais des gens du village, qui respectent les élèves et expliquent jusqu'à ce que tous

aient compris. L'éducation n'est plus quelque chose qui vient de l'extérieur ; elle part des besoins et des réalités de la vie quotidienne. Même si l'école manque de matériel et même si les filles doivent s'occuper de leurs petits frères pendant l'étude, les élèves apprennent avec goût. Ils savent que l'éducation est très utile. Elle est même indispensable pour donner plus de force à la lutte des communautés indiennes, pour faire respecter leurs droits.



Toujours connectés

Canada. « Dans une classe d'informatique, bondée d'électronique, j'ai vu par terre un pansement qui parcourait la salle. Sous le pansement, c'est les veines de la grande machine qu'on devine, c'est un fil électrique, le fil conducteur de la pensée moderne... Aux commandes de la machine, un élève aux chaussures de cosmonaute surfe sur un mystérieux langage, pour ingurgiter les codes d'un nouveau savoir, les clés de la réussite... Ce monde est bien carré. » M. J.



Les cours dans la cour

Pakistan. « Ici, il n'y a souvent pas de mur. [...] Les classes sont généralement bondées et il est souvent nécessaire de faire cours à l'extérieur.

Ce matin, tous les garçons de l'école sont assis dehors pour un examen de mathématiques. Les enfants cogitent. Alignés comme des idées [...], la tête enfermée par leur problème. [...]

Ici, il y a des gens qui donnent avec cœur le moyen de devenir un peu plus libre. » O. C.



Meilleurs, toujours meilleurs

Japon. « J'ai vu une école maternelle privée qui prône la pédagogie de "l'éducation nu" : les enfants, vêtus uniquement d'un short été comme hiver, en deviendront plus forts physiquement et donc moralement. [...] J'ai vu des jukus, ces cours du soir où les élèves vont après l'école. Pour être meilleurs, meilleurs que les autres et meilleurs qu'eux-mêmes. »

O. C.



Le cri de Ma Yan : « Je veux étudier, je ne veux pas rentrer à la maison ! »

Aujourd'hui

Chine

« Maman dit : "Je crains que ce ne soit la dernière fois que tu ailles à l'école." J'ouvre de grands yeux, la regarde et lui dis : "Comment peux-tu dire une chose pareille ? Aujourd'hui, on ne peut pas vivre sans connaissances. Même un paysan a besoin de connaissances pour cultiver sa terre, sinon il n'obtient pas de récoltes." Maman continue : "Tes frères et toi, vous êtes trois à aller à l'école. Seul votre père travaille loin. Ça ne suffit pas pour vous prendre en charge." Je lui demande : "Cela signifie que je dois rentrer à la maison ?" Maman dit : "Oui." »

Appel au secours

Pour Ma Yan, jeune Chinoise de quatorze ans, fille de paysans pauvres de la province du Ningxia, dans le nord-ouest de ce grand pays d'Asie, c'est un rêve qui s'effondre. Alors, elle décide d'écrire une lettre à sa mère, qui se termine ainsi : « Je veux étudier, maman, je ne veux pas rentrer à la maison. Comme ce serait magnifique si je pouvais rester à l'école ! »

Trois petits carnets

L'épisode aurait pu se terminer avec cette lettre, si, quelques jours plus tard, un petit groupe de visiteurs n'était passé par le village de Ma Yan. Sa mère, très triste d'avoir eu à prendre cette décision, se mit à parler aux étrangers et leur demanda de l'aide. Elle leur confia la lettre et y ajouta trois petits carnets marron, le journal de sa fille, dans lequel, chaque jour, elle décrivait sa vie difficile.

« *Quand je repense aux rires de l'école, je me sens comme si j'y étais encore. Comme je désire étudier ! Mais ma famille n'a pas d'argent.* »

Ma Yan

Succès du journal

Ses petits carnets devinrent un livre, le *Journal de Ma Yan*, traduit dans dix-neuf langues et connu dans le monde entier. Sa publication a changé la vie de Ma Yan et celle de sa famille. Elle a pu reprendre ses études. Un élan de solidarité dans plusieurs pays a permis d'aider des centaines d'autres enfants à poursuivre leur scolarité, et a permis aussi d'améliorer les conditions matérielles de plusieurs écoles de cette province reculée de Chine.

Trop pauvres pour étudier

Surtout, le *Journal de Ma Yan* a attiré l'attention sur le sort de millions d'enfants qui, comme elle, sont privés de la chance d'étudier, tout simplement parce que leurs familles sont trop pauvres. C'est le cas en Chine, dans les campagnes, restées à l'écart du développement rapide des villes, mais aussi dans d'autres pays d'Asie, d'Afrique ou d'Amérique latine. Et le plus souvent, ce sont les filles qui sont les premières victimes de cette exclusion.

En Chine, le gouvernement a finalement décidé, en 2004, de rendre les écoles gratuites dans les régions les plus pauvres, jusqu'à la fin du collège. Mais le lycée reste payant, ce qui exclut les enfants des familles les plus démunies. Le cri de Ma Yan, « *Je veux étudier !* », risque de retentir encore longtemps, en Chine comme ailleurs dans le monde.

VOIR
FICHE
P. 69

Une école selon mon cœur

Raoul Vaneigem est l'auteur de plusieurs livres qui ont fortement inspiré le mouvement de Mai 68, comme le *Traité de savoir-vivre à l'usage des jeunes générations*. Il propose ici une école selon son cœur.

Ni premier ni dernier

1. C'est une école que je fréquenterais avec plaisir et sans être forcé d'y aller. Parce que je suis curieux : je me pose beaucoup de questions et j'ai envie d'acquérir les connaissances qui me permettront d'y répondre.

2. Une école où je m'efforcerais de connaître de plus en plus de choses parce que cela me plaît, et non de me montrer supérieur aux autres. Une école où il n'y aurait ni premier ni dernier, car je ne veux pas être le meilleur, je veux seulement vivre bien.

3. Une école où l'on enseignerait l'histoire de toutes les religions et de toutes les idées. Ainsi, je serais capable de les critiquer, de les refuser ou de choisir ce qui me convient. Une école où l'on ne me dirait pas : tu dois croire ceci sans discuter parce que c'est la vérité.

4. Une école qui m'apprendrait surtout à étudier la vie et le vivant sous toutes ses formes (les hommes, les bêtes, les plantes, les minéraux). Car le lieu qui nous entoure et où nous nous promenons tous les jours est la maison du monde et de

l'homme, et il nous incombe de la rendre plus belle et plus agréable.

Un maître qui donne son savoir

5. Une école où l'on enseignerait les langues anciennes et les langues modernes, non parce que cela permet de gagner de l'argent ou d'obtenir un diplôme mais parce que cela m'aiderait à découvrir d'autres cultures que la mienne.

6. Une école où l'histoire accorderait plus de place aux progrès humains qu'aux progrès techniques. Mieux vaut connaître ceux qui ont aidé les hommes à vivre plutôt que ces rois, ces généraux, ces hommes d'État, ces chefs politiques, responsables des guerres et de la misère des peuples.

7. Une école où l'on montrerait comment les connaissances mathématiques et scientifiques ne doivent pas être au service du commerce et des intérêts égoïstes mais s'efforcer d'améliorer le sort des enfants, des femmes, des hommes du monde entier.

8. Une école où le maître ne serait pas un chef à qui il faut obéir mais un compagnon qui donne son savoir aux élèves. En leur permettant d'apprendre en jouant, il n'aurait pas besoin de crier des ordres ni de faire preuve d'autorité. Il en appellerait seulement à la curiosité et au désir de s'instruire.

Être, plus important qu'avoir

9. Une école qui cesserait de former les élèves pour les envoyer dans des bureaux et dans des usines où ils deviendraient tristes, s'ennuieraient et auront peur de devenir chômeur un jour ou l'autre.

10. Je ne veux plus d'une école où règne la violence, où le plus fort écrase le plus faible, où une bande se bat contre une autre, où l'on affirme que l'argent est très important et qu'il faut penser comme tout le monde. Je veux une école qui m'apprenne à devenir libre et indépendant, où j'aie envie d'être généreux, d'être heureux et de rendre les autres heureux. Une école qui soit une fenêtre et une porte ouvertes sur le monde et non quatre murs fermés comme une prison.

11. Je veux une école où l'on apprendrait à inventer des choses belles et utiles, à vivre comme on le désire et non à travailler pour un chef et à obéir.

12. Une école qui m'enseignerait à déjouer le mensonge de la publicité, du commerce, de l'information, de la mode, des drogues. Les vrais plaisirs ne s'achètent pas, car être est plus important qu'avoir. Mieux vaut jouir de la vie que posséder des biens. La seule richesse est celle de l'amour, de l'amitié, de la création, de la joie de vivre.

« Les enfants pauvres, ils ont moins de chance de réussir à l'école ; par exemple, quand ils apprennent à lire, ils n'ont que le livre de lecture de l'école pour les aider et, chez eux, ils n'ont pas de livres. »

Lila

À apprendre, certainement. À savoir lire, écrire et compter. Car là où l'obligation d'aller à l'école n'est pas respectée, beaucoup de gens sont encore analphabètes. Dans les pays pauvres, aller à l'école est un privilège, un rêve, une chance ardemment désirée.



« Ils n'ont pas les parents pour les aider. »

Amèle

À quoi sert l'école ?

Vivre en société

L'école ne transmet pas seulement des connaissances ; on y apprend aussi comment se comporter. La discipline y est plus ou moins sévère ; mais d'une manière ou d'une autre, l'élève apprend qu'il faut obéir, faire ses devoirs et travailler. On y inculque le respect des horaires, de l'emploi du temps.

Bref, l'école prépare à vivre en société. Mais quand la société traverse une crise, comme aujourd'hui, comment l'école ne serait-elle pas elle aussi en crise ? « À quoi bon me préparer s'il n'y a pas de place pour moi dans cette société ? », doivent se dire beaucoup d'élèves dont les familles vivent de grandes difficultés, telles que le chômage. « À quoi bon me former, si c'est pour me sentir exclu ou humilié, parce que je suis arabe ou noir ? »

Autre école, monde différent

L'école perd son sens, si le monde auquel elle prépare n'offre pas à chacun une place digne, valorisée. Pour bien des écoliers, ce qu'on y apprend manque dramatiquement de signification, d'utilité.

Alors que dans les pays pauvres beaucoup d'enfants, privés d'école, rêvent d'y aller, dans les pays riches, l'école pour tous provoque beaucoup de déceptions, de frustrations, d'échecs. Et pourtant, ne peut-on rêver une autre école, dans un monde différent ? Une école qui soit à nous, pour nous, où l'on sache pourquoi on étudie. Un lieu pour s'épanouir, où l'on ait le désir d'apprendre et de partager toutes sortes de savoirs.

Les cahiers au feu !

« À la fin de l'année 1510, je jetai aux orties ma sacoche d'écolier », écrit Matthäus Schwarz. De ce jour (il est alors âgé de quatorze ans), il ne retourna plus à l'école mais décida de tenir son journal. Pour illustrer l'autobiographie qu'il rédigea plus tard, ce marchand d'Augsbourg (Allemagne) s'est représenté à chacune des étapes de sa vie. Matthäus Schwarz, *Le Livre des costumes*, aquarelle. Bibliothèque nationale de France, Paris.